Document généré le 25 avr. 2024 07:16

Bulletin d'histoire politique

Charles-Philippe Courtois et Julie Guyot (dir.), *La culture des Patriotes*, Québec, Septentrion, 2012, p. 228

Guillaume Durou

Volume 22, numéro 2, hiver 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1022010ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1022010ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Durou, G. (2014). Compte rendu de [Charles-Philippe Courtois et Julie Guyot (dir.), *La culture des Patriotes*, Québec, Septentrion, 2012, p. 228]. *Bulletin d'histoire politique*, *22*(2), 343–345. https://doi.org/10.7202/1022010ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Charles-Philippe Courtois et Julie Guyot (dir.), *La culture des Patriotes*, Québec, Septentrion, 2012, p. 228.

Guillaume Durou
Doctorant en sociologie
Université du Québec a Montréal

À défaut d'avoir pu faire l'expérience d'une république comme en France ou en Italie à des périodes presque semblables, notre histoire possède au moins pour se consoler une mémoire républicaine vivante. La raison qui motive sans doute Charles-Philippe Courtois qui a dirigé avec Julie Guyot ce recueil, est que l'historiographie a longtemps négligé la culture politique des Patriotes (p. 85) et c'est bien aujourd'hui, après l'émergence des travaux sur le républicanisme (p. 12), que ce livre est aujourd'hui possible. Courtois constate en introduction l'acquis récent de l'idéal républicain des Patriotes dans l'historiographie, une dimension qui, pour répondre aux questions initiales « d'où vient cette culture et où mène-t-elle », doit être restituée.

Malgré quelques redondances et renvois des auteurs entre eux-mêmes, il importe de présenter l'ouvrage par chapitre. Ceci permettra de cerner l'orientation et la distribution générales des arguments. D'abord Bernard Andrès propose dans le premier chapitre de revenir aux sources très françaises de la pensée républicaine. On y retrouve Jautard, Mesplet, Pélissier, Laterrière, de Calvet et Mézière, des pamphlétaires et des journalistes qui aux dires d'Andrès représentent les premiers intellectuels héritiers du Traité de Paris et dont certains inspirèrent la première génération de lettrés canadiens à s'impliquer dans la vie politique (p. 33). Au deuxième chapitre, Gilles Gallichan s'intéresse à Pierre-Stanislas Bédard, une figure mal connue de la culture patriote. Cet homme qui a jeté les bases de la lutte nationale aurait inspiré Papineau et fait d'Étienne Parent un de ses plus brillants successeurs intellectuels. (p. 57). Lucille Baudry et Marc Chevrier montrent dans le troisième chapitre que la culture des Patriotes s'inscrit au-delà de l'antagonisme entre conservatisme et

libéralisme auquel le « récit libéral québécois » a trop souvent été associé à tort (p. 79).

Charles-Philippe Courtois affirme dans le quatrième chapitre que la culture et l'héritage des Patriotes s'inscrivent dans une continuité intellectuelle qu'on retrouve chez Honoré Mercier et Lionel Groulx non plus dans les termes soi-disant antinomiques du nationalisme conservateur et du républicanisme en l'absence de contenu national, mais bien d'après l'émancipation et le principe de souveraineté. Gilles Laporte revient dans le cinquième chapitre sur le soulèvement de 1837 et 1838 en questionnant le rapport entre la base rurale et la direction du Parti patriote qui, selon lui, aurait volontairement radicalisé son discours pour consolider l'image du chef et discréditer les modérés (p. 120).

L'influence de la culture antique chez Papineau est ensuite étudiée par Louis-Georges Harvey dans le sixième chapitre dont la symbolique de la République romaine demeure un moteur particulier de l'expression politique du tribun. Le septième chapitre est consacré aux conséquences de la défaite républicaine et de l'Union qu'Éric Bédard tente de résoudre à travers l'attitude des réformistes dont le principe de nationalité reste à ses yeux une dimension mésestimée (p. 159). Stéphane Kelly propose de réfléchir de manière générale sur la persistance de l'éthique républicaine du XIXe siècle pour conclure sur les paradoxes de l'historiographie autour du républicanisme et du totalitarisme (p. 185). Enfin, Marc Chevrier élabore les fondements aristotélicien et hobbesien de la culture patriote dont Papineau demeure l'interprète le plus chevronné. Marc-André Bernier conclut l'ouvrage dans une postface en proposant un tour d'horizon sur le rêve antique des modernes.

À la suite de cette présentation, on constate que tous s'entendent sur l'aspect général d'une culture dite patriote. Le lecteur ne doit pas s'attendre à lire un ouvrage de *cultural studies* mais bien une histoire politique et intellectuelle où la notion de culture acquiert une signification particulière bien qu'elle ne soit pas a priori explicitée. D'abord, on l'entend comme l'instruction et l'érudition de nos devanciers politiques. Ensuite, elle désigne davantage l'héritage de figures marquantes. On assiste à une synthèse dont il est important de saluer l'effort bien qu'elle conserve une certaine rigidité quant à la notion de culture. Cette dernière ne demeure rattachée qu'à l'élite, c'est-à-dire à peu de chose près aux hommes du parti et les idéaux qu'ils incarnent, évoquant ainsi une forme de « haute culture ». Or la culture patriote, si on lui confère une certaine souplesse, peut-elle se penser autrement ?

Il semble que ces textes, sauf peut-être celui de Gilles Laporte qui s'avance le plus sur ce terrain, ne pensent pas la culture patriote comme une culture sociale et nationale dans laquelle sont considérés aussi bien les notables ruraux et l'engagement républicain ailleurs qu'au parlement que

la fidélité patriote dans les campagnes. Autrement dit, une culture qui traverse toute l'épaisseur de la société, unit et fait dépendre les groupes dominants à la base rurale sous le sceau d'un idéal républicain patriote commun. Si bien que, on se trouve tenté, malgré un silence des sources, d'étendre cette intention prosographique aux autres franges de la société où se partageaient les idéaux papineauiste, rougiste puis réformiste. Bref, d'y voire une transformation culturelle en fonction de la totalité sociale et non pas comme seul héritage élitaire dont les contenus resteraient l'apanage de la bourgeoisie politique culturellement supérieure. Ce serait sinon poser la culture comme le « cimetière d'aristocraties » pour reprendre d'une autre manière la formule célèbre de Pareto. Si les auteurs ont judicieusement montré la circulation des idées parmi les élites, il serait fécond de percer leur transmission vers les couches inférieures de la société, et ainsi proposer à la manière de Norbert Elias, une réflexion sur les mœurs « patriote » qui résulte de l'interdépendance entre tous les acteurs d'une société. On pourrait ainsi prendre toute la mesure de l'héritage. De toute évidence, les auteurs ont suggéré des pistes indispensables qu'il incombe maintenant aux experts d'approfondir.